

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \( 1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France, Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Absence](#), [Circulation épistolaire](#), [Politique \(France\)](#), [Politique internationale](#), [Portrait](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date 1849-01-09

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

Langue Français

Cote 2201-2202, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription Brompton, Mardi 9 Janv. 1849

une heure □

Quel ennui que vous soyez loin ! J'aurais tant à vous dire, et à discuter avec vous !

Pour le public et pour moi. Il n'y a pas moyen de tout écrire. C'est trop long et trop court. J'ai passé hier une heure et demie à Richmond. Une demie heure d'abord, chez la Reine. Assise dans un grand fauteuil, les jambes étendues et enveloppées. Encore maigre, mais le teint clair et reposé ; plutôt bonne mine de convalescente près d'être guérie. Sereine et pas gaie. Elle m'a beaucoup parlé de sa santé : « Je vais beaucoup mieux. M. de Mussy m'a sauvé la vie. Je suis encore bien faible. J'ai encore mal aux entrailles. J'ai encore les jambes un peu enflées. Je me promène tous les jours quand il ne pleut pas. Même quand il gèle. Amenez-moi vos filles, avant de retourner en France. Qui sait si je les reverrai ? » Très amicale. Elle m'a demandé si je me présenterai aux prochaines élections. J'ai dit que oui si la prochaine assemblée paraissait destinée à rétablir la Monarchie ; non si elle n'était destinée qu'à servir ou à tracasser la République. Elle a fort approuvé. Le Roi, aussi, qui était là. Il a insisté : " Vous avez bien raison, de n'être pas pressé. Quand on a été ce que vous avez été, quand on a votre talent, il faut se faire désirer, beaucoup désirer. Croyez- moi ; c'est un conseil d'ami. " J'ai accepté et remercié. Nous sommes sortis de chez la Reine. Une heure de tête-à-tête, dans le salon. D'abord les affaires privées. On n'a pas encore rendu les dots et les rentes des Princesses. Pourtant il croit qu'on va les rendre. Passy est bien. Il retourne probablement à Claremont à la fois de la semaine. Les ordres sont donnés. Toute la famille y retournera avec lui. Il le croit, sans en être bien sûr. Après, si on rend à Monseigneur le Duc d'Aumale une bonne partie de ses revenus, il pourrait bien prendre une maison à Richmond, ou à Brighton, quelque part pas loin de Londres. Mad. la Duchesse d'Aumale a grande envie d'être maîtresse de maison. L'essai qu'elle en a fait à Alger lui a beaucoup plu. La Princesse de Joinville soupire pour une visite au Brésil. Rien qu'une visite. Elle n'y voudrait pas rester. Mais pas même de visite à présent. Le Prince de Joinville doit rester. Il le sent lui-même. Il peut être utile à la France à sa famille. Il est populaire. Précisément à cause de ses défauts. Grand morceau contre la manie de la popularité. Tendres regrets aux prises avec le bon sens. Je voyais venir l'allusion. Il a repris la conversation de chez la Reine. Je ferai très bien d'attendre. Il faut laisser dissiper cette impopularité amassée contre moi. Je n'ai pas voulu laisser passer. - Sire, je serai populaire quand je voudrai. J'ai été très populaire sous la Restauration. - Ah oui, quand vous faisiez de l'opposition. - Précisément sire. Je l'aurais été encore sous le gouvernement du Roi, si j'avais voulu. C'est à servir le Roi et la bonne politique que je suis devenu impopulaire. Certainement; c'est comme moi. J'ai accepté l'honneur de l'assimilation.

Il avait envie de parler d'autre chose. J'ai insisté pour bien établir que j'étais impopulaire par mon fait de mon choix, pour la bonne cause qui était sa cause à lui et à sa famille ; qu'il avait toujours dépendu et qu'il dépendait toujours de moi d'être populaire, mais que je n'en avais nulle envie, que je ne tenais qu'à une seule chose, c'est qu'on sût bien que si je ne l'étais pas, c'est parce que je ne cherchais pas à l'être et non parce que je ne pouvais pas l'être & & Il m'a fort approuvé de très bonne grâce. Je ne connais pas d'homme qui s'embarrasse moins dans une conversation de ce qu'il a pu dire dans une autre. Le moment où il parle, la personne à qui il parle, sont tout pour lui. Privilège de Roi. Mêmes dispositions, et même langage à propos de Mad la Duchesse d'Orléans. Il en a reçu une longue lettre ces jours-ci. Raisonnables, plus raisonnables que les précédentes. Il s'occupe d'y répondre. Il a reçu pour le jour de l'an une très jolie et très sensée lettre du comte de Paris. Très sensée. Il espère bien que c'est l'enfant que l'a faite lui-même. On ne peut guère la lui avoir faite. Le Duc et la Duchesse de Montpensier sont toujours fort bien à Séville. Pourtant la Duchesse s'y ennuie un peu, et aurait envie

de Madrid où la Reine sa sœur la désire toujours beaucoup. Le Duc promène sa femme de côté et d'autre pour l'amuser. Il ne se soucie pas de Madrid. Il y a trois semaines, on a cru la Duchesse grosse. C'était une erreur. Très bonnes nouvelles de Naples. Mais Lord Palmerston plus mauvais que jamais. Il prête en ce moment aux Siciliens des vaisseaux anglais, des officiers anglais, des munitions anglaises. Tout cela va partir, sous pavillon anglais pour la Méditerranée, comme un renfort de la flotte anglaise. Et une fois-là, on prendra le pavillon sicilien. J'ai trouvé que c'était bien fort. On affirme. Voilà Richmond. Paris serait plus long. Pour demain. Grande humeur de Molé de ce que je vais publier, de ce qu'on veut me lire à la prochaine assemblée. Grande intrigue pour l'empêcher. Déclaration de fraternité avec Thiers, tout en travaillant contre Thiers et la régence. C'est très long et très brouillé. Et toujours le même tempérament de haine féminine. A demain. Voici une lettre de Barante, et une correspondance de Paris dans l'Emancipation de Bruxelles. Elle a quelque valeur. Adieu. Adieu. Encore une fois, Brighton est bien loin. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-01-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2638>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 9 Janv. 1849

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBrighton

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBrompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

---

2201

Prompton Mardi 9 Janv' 1849  
une heure

Jeudi envoi que vous soyiez  
laissez ! J'aurais tant à vous dire et à  
discuter avec vous ! pour le public et pour  
moi. Il n'y a pas moyen de tout écrire.  
C'est trop long et trop court.

J'ai passé hier une heure et demie à  
Richmond. Une demi heure d'abord chez la  
Actne. Assise dans un grand fauteuil, les  
jambes étendues et enveloppées. Encore  
maigrue, mais le teint clair et reposé ; plutôt  
bonne mine de conservante que d'etre fatigée.  
Sépaine et pas gaie. Elle m'a beaucoup parlé  
de sa santé, " Je vais beaucoup mieux. M.  
de Russy m'a sauvi la vie. Je suis encore  
bien faible. J'ai encore mal aux entrailles.  
J'ai encore les jambes un peu enflées. Je me  
promène tous les jours quand il ne pleut  
pas. Même quand il gèle. Amenez-moi vos  
filles, avant de retourner en France. Qui  
fait si je le reverrai ? " Très amicale.  
Elle m'a demandé si je me présenterois  
aux prochaines élections. J'ai dit que oui  
si la prochaine Assemblée paroisseoit élections

à rétablir la Monarchie ; non si elle n'était destinée qu'à servir ou à trépasser la République. France, à la famille. Il était là. Il a insisté : « Nous avons bien aidé le Roi, pas pressé. Quand on a été ce que vous avez été, quand on a votre talent, il faut se faire désirer, beaucoup désirer. Crois-moi ; c'est un conseil d'ami » J'ai accepté et remercié. Nous sommes sortis de chez la Reine. Une heure de tête, à tête dans le salon. D'abord les affaires, privées. On n'a pas encore rendu les dots et le sortis du Prince. Doutte il croit qu'on va les rendre. Paddy est bien. Il retourne probablement à Claremont à la fin de la Semaine. Les ordres sont donnés. Toute la famille y retournera avec lui. Il le croit, sans en être bien sûr. Après, si on rend à M<sup>me</sup> le Duc d'Aumale une bonne partie de ses revenus, il pourroit bien prendre une maison à Richmond, ou à Brighton, quelque part pas loin de Londres. Mais la Duchesse d'Aumale a grande envie d'être maîtresse de maison. J'ouïs qu'elle en a fait à Algez lui a beaucoup plus. La Princesse de Joinville soupire pour une visite au Parc. Rien qu'une visite. Elle n'y voudroit pas rester. Mais pas même de visite à présent. Le Prince de Joinville doit rester, et non pas que je ne

le fasse lui-même. Il passe à cause de sa démission à cause de ses révoltes contre la maine de la République, aux prises avec le Roi. Il a rompu avec l'allusion. Il a rompu avec la Reine. Je ferai. Il faut laisser dissiper l'animosité contre moi. Je passerai, je ferai ce que je voudrai. J'ai de très propres Restaurations. Ah oui, je suis de l'opposition. Précédemment, j'ai été encore sous le gouvernement. J'avais voté. C'est à ses bonnes politiques que je suis certainement. C'est comme l'honneur de l'assimilation, plus d'autre chose. J'ai établi que j'allais imposer de mon choix, pour la bénie de la cause, à lui et à la famille, toujours dépendu et guidé par moi. D'être populaire, nulle envie, que je n'aie pas, c'est lorsque je ne

Si elle n'avoit Il le sent lui-même. Il peut être utile à la  
sous la République. France, à sa famille. Il est populaire. Preci-  
aussi, qui ait bien raison- sement à cause de ses défauts. Grand morneau  
a été ce que contre la maine de la popularité. Tendre  
de talent, il regret, aux prises, avec le bon Dieu. Je n'avois  
desirer. J'avois l'allusion. Il a repris la conversation de  
l'ai accepté et chez la Reine. Je ferai très bien d'autres.  
de chez la  
ta dans le Salon. Il faut laisser dissipé cette impopularité  
n'a pas encore amassée contre moi. Demain pas, nous laissons  
Princesse. Pourtant passer. - dire, je serai populaire quand je  
s'assyst en bien. voudrai. J'ai été très populaire sous la  
arenont à la Restauration - Ah s'il, quand nous faisions de  
sont donner. l'opposition - Precisément, dire. Je n'avois  
avec lui. Il été encore sous le gouvernement du Roi, si  
s. Apres, di j'avois voulu. C'est à servir le Roi et la  
de une bonne certainement; c'est comme moi. J'ai accepté  
voit bien prendre l'honneur de l'assimilation. Il avoit envie de  
à Brighton, établir que j'étois impopulaire pas mon fait,  
ndre. Mais de envie d'être de mon choix, pour la bonne cause qui étoit  
qu'ella va a toujours dépendu et qu'il dépendoit toujours de  
plus. La Princesse moi d'être populaire, mais que je n'en avois  
ne visite au nulle envie, que je n'étois qu'à une seule  
elle n'y voudroit chose, c'est quon s'est bien que, si je ne l'étois  
de visite à pas, c'est pas que je ne cherchais pas à être  
elle doit rester. et non pas que je ne pouvois pas l'être bie-

Il m'a fort approuvé, de très bonne gracie. Je ne connais pas d'homme qui s'embarrasse moins, dans une conversation, de ce qu'il a pu dire dans une autre. Le moment où il parle, la personne à qui il parle, tout tout pour lui. Privilège de l'roi.

Même disposition en même langage à propos de Mme la duchesse d'Orléans. Il en a reçu une longue lettre ce jour-ci. Raisonne plus raisonnable que les précédentes. Il s'occupe d'y répondre. Il a reçu, pour le jour de l'an, une très jolie et très douce lettre du Comte de Paris. Très douce. Il espère bien que c'est l'enfant qui l'a faite lui-même. On ne peut guère la lui avoir faite.

Le duc et la duchesse de Montpensier sont toujours fort bien à Séville. Pendant la duchesse l'y emmène un peu, et auroit envie de Madrid où la Reine la voit la désirer toujours beaucoup. Le duc promène sa femme de côté et d'autre pour l'assurer. Il ne se soucie pas de Madrid. Il y a trois semaines, on a cru la duchesse grasse. C'était une erreur.

Très bonne nouvelle de Naples. Mais tout plus mortel que mauvais que jamais. Il prête en ce moment aux Sénéchaux, les vaillante

Anglais, de officiers Anglais, de munition, Anglais.  
Sans cela va partir, son pavillon Anglais,  
pour la Méditerranée, comme un renfort de  
la flotte Anglaise. Et une fois là, on prendra  
le pavillon Sicilien. J'ai donné que c'était  
très fort. On affirme.

Voilà Richmond. Paris servit plus long.  
Pour demain. Grande humeur, de Molé, de ce  
que je vais publier, de ce qu'on veut mettre à  
la prochaine assemblée. grande intrigue  
pour l'empêcher. Déclaration de fraternité  
avec Flers, tout en travaillant contre Flers,  
et la régence. C'est très long et très brouille.  
Et toujours le même tempérament de haine  
féminine. à demain. Voici une lettre  
de Barante, et une correspondance de Paris  
sur l'émancipation de Bruxelles. Elle a  
quelque valeur. Adieu. Adieu. Encore une  
fois. Brighton en très loin. Adieu {